

Définir le « spirituel » ? E. Vinson

Quel que soit le sujet de recherche considéré, une réflexion préalable (et continue) s'impose sur le vocabulaire utilisé pour l'envisager, c'est-à-dire sur les termes mobilisés et les notions, concepts, représentations et « pré-compréhensions » en rapport. Quand il s'agit du « spirituel » et des réalités apparentées (le religieux, la sagesse, le sacré, le divin, la mystique, la philosophie, etc), sujet éminemment vaste, subtil, complexe et par nature « évanescent », cet effort définitionnel - ou du moins de clarification sémantique et conceptuelle - s'avère particulièrement difficile. Bien que souvent négligé, il n'en est pas moins nécessaire pour permettre tout échange consistant entre locuteurs divers, a fortiori dans le cadre d'une démarche rigoureuse de type scientifique, apparentée à ce qu'on pourrait appeler les « *spiritual studies* ». On trouvera ci dessous l'ébauche d'une telle définition du « spirituel », et de clarification du lexique minimal correspondant (nécessairement incomplet, pour l'heure). Soit un instrument de travail, qui constitue bien sûr un point de départ pour ces recherches spécifiques (en cours et à développer).

Le « spirituel », réalité anthropologique... et métaphysique

Adjectif substantivé, le « **spirituel** » désigne une réalité anthropologique. A savoir, la dimension incorporelle de l'être humain, alors que le domaine psychique (celui de l'âme, du mental) est - quant à lui - en partie corporel, organique, et en partie incorporel ; ce qui permet d'envisager justement ce dernier comme la médiation, l'articulation entre le spirituel et le corporel, l'organique. Selon ce modèle anthropologique ternaire « corps-âme-esprit », la dimension spirituelle de l'humain est celle qui se trouve le plus en tension avec la dimension socio-politique et économique, domaine de « l'ici-bas » ; la sphère de ce qui est limité, dichotomique, quantitatif, matériel, mesurable, fini, et soumis à l'intérêt, au rapport de force et à la violence (« la contrainte par corps »), dont l'Etat possède « le monopole de l'usage légitime sur un territoire donné » (M. Weber). Etymologiquement en rapport avec la notion de « souffle » - en tant que principe d'animation invisible (dont la présence distingue l'individu vivant du cadavre) -, le terme « spirituel » caractérise **le rapport de l'humain (et, plus largement, le rapport de tout) avec tout... et avec la Réalité Ultime**. Soit, les rapports des innombrables éléments (dont l'Homme) qui composent la totalité manifestée, les uns avec les autres ET avec le *Realissimum*, le Principe de toute chose. Autrement dit, avec Ce que les religions monothéistes appellent « Dieu » et qui reçoit divers noms dans les autres traditions (« l'Un » des antiques philosophes platoniciens, « l'*Atman-brahman* » des hindous ; « l'Eveil », « la nature de Bouddha » des bouddhistes ; le « Grand Esprit » des Amérindiens ; le « Tao » des Chinois, etc).

Ayant rapport par excellence avec l'uni-totalité, l'uni-diversité universelle et son Principe métaphysique, le spirituel est par nature holistique, illimité, inépuisable, ineffable, désintéressé, insaisissable (L'Esprit « souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. », Jean 3, 8) et n'est donc pas vraiment caractérisable en tant que tel. Le terme « ouvert » est utile pour résumer positivement tous ces aspects « négatifs », apophasiques du spirituel, qui soulignent 1) son omniprésence (rien n'est coupé de lui, le tout englobant) ; et 2) son *mystère*, son caractère « mystique » et insaisissable. Plus ou moins synonymes, le « **mystique** » revient ainsi à une sorte d'**intensification du spirituel**, comme le manifeste la nuance perceptible entre les expressions « vie spirituelle » et « vie mystique », qui désigne les aspects les plus élevés, hors du commun, potentiellement extraordinaires de la vie spirituelle.

Absolu, infini, non-conditionné, « non-dichotomique » : quatre aspects caractéristiques du spirituel

Renvoyant à l'inséparabilité inépuisable, indescriptible de l'immanence et de la transcendance, le spirituel renvoie surtout à trois termes inséparables qui caractérisent (tant bien que mal) l'Ultime et ne conviennent qu'à lui. A savoir : l'absolu ; le non-conditionné et l'infini. Sachant que ces notions (qui renvoient à des contenus de conscience, d'expérience, « supra-humains » dans le vécu spirituel personnel et communautaire) impliquent la

« coïncidence des opposés » : la relation harmonieuse des contraires, la non-dichotomie, non-dualité, ou encore « simplicité ». Exemple : non-dichotomique, le spirituel est à la fois immanent et transcendant (il témoigne d'ailleurs de leur inséparabilité) ; il est à la fois absolu et relatif, ou plutôt, « relationnel », etc.

Présent dans toutes les cultures et les traditions sous des noms divers, ce « spirituel » correspond donc au plan « métaphysique », et au rapport qu'entretiennent avec lui les autres plans (« inférieurs ») de réalité (« physique », « psychique », socio-politique » ; humains, infra-humains, etc). Relevant par définition de l'immatériel, son existence ne peut être mesurée, prouvée par une expérience scientifique. Toutefois, elle renvoie à une expérience intérieure, vécue intimement, attestée de mille-et-une façons dans la (les) culture(s), et dont personne n'est exclu a priori ; mais une expérience, que - de fait - tout le monde ne fait pas, cependant...

Le spirituel, le « religieux » et le « socio-politique »

Ce vécu spirituel spécifique revient peu ou prou - dans le temps long de l'histoire humaine - à ce qu'on appelle « l'expérience religieuse » ; d'où l'idée que l'on peut « croire » au spirituel ou non. Reste que cette « croyance » (ou plutôt, cette « expérience », si l'on écoute et prend au sérieux les très nombreuses personnes qui en témoignent) possède quant à elle des effets sur le réel (socio-politique, culturel, etc) tout à fait « positifs », concrets, mesurables. On pense, par exemple, à la manière caractéristique (notamment pas sa non-violence) de faire de la politique, propre aux « spirituels démocrates » que sont Gandhi, Simone Weil, Martin Luther King, N. Mandela, le Dalaï Lama, etc., pour ne citer que les plus fameux d'entre-eux. En effet, le spirituel ne renvoie pas tant un type spécifique d'activité qu'à la manière (qualitative : avec une certaine qualité d'attention et de relation, de conscience, d'intériorité, de sens) d'accomplir quoi que ce soit - ou de ne rien accomplir de particulier -, *en se reliant avec l'Ultime*. Une dimension dont on ne peut prouver l'existence ou l'inexistence par la raison, mais dont la prise en compte produit des effets spécifiques chez celles et ceux qui le font ; effets tout à fait mesurables et concrets, et en cela potentiellement objets de science (cf les « *spiritual studies* »), précisément là où l'anthropologique rejoint le métaphysique.

Parmi ces effets et manifestations pratiques, on note l'existence de méthodes spécifiques - des « exercices spirituels » - développées par les différentes cultures et traditions au cours des siècles, et visant à établir et cultiver ce lien avec l'Ultime, le « Divin ». Ce terme étant plus englobant que « Dieu/dieux » et permettant ainsi de rassembler toutes les traditions spirituelles et religieuses authentiques qui tendent vers « Lui », vers « Cela », « l'Au-delà de tout ». En termes de types sociologiques, le moine (ermite ou cénobite) et le prophète constituent les acteurs sociaux qui se consacrent au principe spirituel (« l'au delà »), quand le « prince », le « souverain » (roi, empereur, gouvernant, etc) est celui qui se voue au socio-politique, à l'« ici-bas ». Le « religieux » - et son type fonctionnel, le prêtre - constituent l'espace et la fonction par lesquels s'articulent ces deux pôles opposés, qui renvoient à la complexité ambivalente de la nature/condition humaine. A cet égard, on peut définir le « **religieux** » comme l'**institutionnalisation du spirituel** ; comme « le culte socialement établi de la réalité éternelle »¹.

Le « saint », le « sacré », l'« ésotérique » et l'« exotérique ».

L'institutionnalisation par excellence, c'est la sacralisation, opération collective purement humaine, socio-politique. Ainsi, on peut définir **la religion comme la sacralisation (socio-politique) du spirituel**, qui - de son côté, en lui-même - relève du « saint » (en grec, *hagios*), et non du « sacré » (en grec, *hieros*). Presqu'inévitable sur le plan pratique, quand il s'agit de transmettre le spirituel dans le temps et l'espace, cette médiation religieuse et « sacrée » du spirituel, du « saint », ne va pas sans aléas, sans risques de malentendus, amoindrissements, instrumentalisations, dérives et contre-témoignages divers. Non sans paradoxe ni tragique (caractéristique de l'humaine condition), les religions sont ainsi - sauf exception - le véhicule (indispensable ?) d'un spirituel contre lequel elles « pèchent » régulièrement ; d'où leur discrédit actuel chez nombre de nos contemporains. D'où aussi la dichotomie très répandue entre, d'une part, le volet « intérieur » (plus directement spirituel, mystique, et dit « ésotérique ») de ces religions, et d'autre part leur volet « extérieur » (plus institutionnel, socio-politique, juridique, et dit « exotérique »).

¹ Leszek Kolakowski, *Philosophie de la religion*, 1985, p. 15.

Dans le temps long de l'Histoire humaine, c'est préférentiellement le spirituel qui a ainsi été sacralisé par ces sociétés qu'on appelle « traditionnelles ». A travers la/les Tradition(s) qui leur donne(nt) leur nom, ces dernières ont lutté en permanence pour que d'autres réalités d'un rang « inférieur » (l'Etat, le Marché, la Science, l'Homme, etc) n'usurpent pas la place centrale et sommitale du spirituel en leur sein, et ne soient pas à leur tour sacralisées, absolutisées, divinisées en elles-mêmes et par elles-mêmes. Une involution socio-historique qui constitue « l'idolâtrie », dénoncée par toutes les religions dignes de ce nom (et par les monothéismes, en particulier)... Susceptibles de viser n'importe quelle chose (l'argent par exemple, la notoriété, la santé, etc), de telles sacralisations indues de ce qui n'est ni infini, ni absolu, ni inconditionné (ni saint, ni spirituel...) constituent en propre **les idéologies, sacralisations de réalités physiques et/ou psychiques**. Soit, des visions du monde et de l'humain caractéristiques de la modernité et de la post-modernité contemporaine. A la fois institution, vision du monde et culture (civilisation), une religion qui se coupe du spirituel - sa raison d'être, qui la fonde, la nourrit, la dépasse, et la caractérise justement en tant que « religion » -, se dénature, se défigure... Elle devient une idéologie comme les autres, c'est-à-dire une idolâtrie, comme le manifestent les dérives identitaires, sectaires, intégristes, fondamentalistes, fanatiques, dans lesquelles « le moyen » (le sacré, le religieux) devient la fin (le saint, le spirituel, tendu vers le Divin).

Les facettes du spirituel, indices de sa présence mais non décisives pour le définir

Bien des mots, des images, des phénomènes, des qualificatifs peuvent renvoyer à tel ou tel aspect du spirituel et lui sont toujours plus ou moins associés, étant impliqués par lui : l'être (par opposition à l'avoir) ; la vie - et, en particulier, l'une ou l'autre de ses caractéristiques (le souffle, l'énergie, la fécondité...) ; l'intériorité ; la lumière ; la connaissance ; la vérité et le sens (un certain rapport au langage) ; la gratuité (« grâce », dirait-on en langage religieux) ; la joie ; la beauté ; l'amour... Mais, pour importantes qu'elles soient en tant qu'indices et « signes » de sa présence, aucune de ces « facettes » n'est propre au spirituel et ne suffit donc à le définir complètement et adéquatement, comme on le croit souvent. En effet, par exemple, toute l'intériorité humaine (qui renvoie aussi au domaine « psychique », « cognitif », « intime », « émotionnel », etc) ne relève pas du spirituel ; tout amour (cf. l'amour passionnel) n'est pas spirituel ; toute vérité (cf. les vérités scientifiques) n'est pas spirituelle ; et ainsi de suite pour la joie, la connaissance, le sens, etc. Ainsi, les diverses idéologies (marxisme ; nazisme ; capitalisme ; scientisme, etc) peuvent donner (apparemment) sens à la vie des personnes et des groupes, mais sans avoir rien de spirituel (ainsi qu'en témoignent les grands dégâts de ces usurpations parodiques). Simplement, le spirituel possède par excellence toutes ces caractéristiques à la fois (être souffle, vie, lumière, amour, grâce, connaissance, joie, sens, etc) et de façon éminente, originaire, du fait de sa connexion directe avec le Principe spirituel, qui en est la source. Ce qui conduit parfois à évoquer - utilement, mais non sans risque d'erreur - l'un ou l'autre de ces attributs pour évoquer le spirituel tout entier.

« Spirituel » et « spiritualités »

Comment entendre, enfin, le terme « spiritualité » ? Comme une forme particulière de mise en œuvre du spirituel, catégorie universelle, dans telle culture donnée, à tel moment donné de l'Histoire. On peut donc parler du spirituel en général, comme catégorie anthropologique et métaphysique, mais *des* spiritualités comme autant de contextualisations spécifiques de ce dernier, en tant que relation gratuite et désintéressée à l'absolu/infini, qui est une fin en soi pour la conscience qui l'a reconnu ; ces spiritualités particulières pouvant prendre la forme de réalités collectives (« la spiritualité chrétienne médiévale », «... du bouddhisme Vajrayana », etc) ou individuelles (« la spiritualité de Blaise Pascal », « de Rumi » ou « de Shankara »). Ce qui reconduit, en un mot, le même type de distinctions que pour le « religieux » et les « religions ». En effet, mis à part le cas particulier de la post-modernité et de son « spirituel (seulement) humain » flottant (cf *infra*), la catégorie anthropologique universelle du « spirituel » n'est pas perceptible en dehors des spiritualités particulières propres à certains groupes socio-religieux déterminés, et dans ces groupes à travers une expérience intime personnelle. On peut ainsi parler de la « spiritualité chrétienne » dans un sens très large, comme le vécu croyant le plus profond, spécifiquement chrétien ; on parlera aussi des « spiritualités chrétiennes » pour désigner la mobilisation de cette expérience caractéristique dans le cadre des différentes confessions, puis des multiples écoles, groupes ou lignées chrétiennes : cartusienne, franciscaine, dominicaine, ignatienne, charismatique, etc. »

« Spirituel mais pas religieux », « spiritualité laïque », des expressions souvent problématiques...

Discréditant et délégitimant le religieux aux yeux de la majorité des modernes, son idéologisation décrite plus haut a conduit nombre de nos contemporains à chercher du « spirituel mais pas religieux » (« *spiritual but not religious*, SBNR » disent les Anglo-saxons), jusqu'à faire de cette locution une « dénomination » institutionnalisée (à l'hôpital, notamment, avec ses « aumôniers ») dans certains pays occidentaux (Etats-Unis, Canada, Royaume-Uni, Belgique, etc). Une innovation qu'on appelle souvent en France « spiritualité laïque », non sans méconnaître ce qu'est véritablement la laïcité ; à savoir, la - complexe - régulation juridico-politique, démocratique, des faits religieux et convictionnels, qui protège autant le religieux dans certains espaces qu'elle le tient à l'écart d'autres (les services et pouvoirs publics, en particulier, même si, là encore, il y a des exceptions significatives, territoriales notamment). Raison pour laquelle les locutions « spiritualité non-religieuse » ou « non-confessionnelle » doivent être systématiquement préférées à « spiritualité laïque », locution source de bien des malentendus. Méconnaissant des points essentiels (cf. *supra*) de ce qui mérite d'être nommé - à bon droit - le « spirituel », et des rapports entre ce dernier et le religieux, cette évolution s'avère problématique pour diverses raisons. La plus importante ? La réduction de ce « spirituel (seulement) humain » au rapport de l'être humain avec lui-même, avec la nature (le cosmos) et avec autrui ; autrement dit, sa réduction à la psychologie, à l'éthique, à la philosophie (étroitement comprise), à l'esthétique, à l'écologie... Autant de domaines qui ont certes un rapport profond - mais ni automatique, ni nécessaire - avec le spirituel authentique, qui demeure alors méconnu ou objet de dommageables confusions.

Avoir une idée aussi claire et précise que possible de ce qui mérite - on non - d'être nommé à bon droit « spirituel » n'est pas une question de détail, un point d'érudition pour spécialiste, une marotte de puriste.

Il s'agit de l'essentiel, et de ce qui nous permet de tendre vers lui ou non, que ce soit - au moins, au pire... - individuellement ; et si possible, au mieux, collectivement. En tant que civilisation, il s'agit en effet de s'orienter tant bien que mal vers la dernière chance qu'il nous reste, très probablement, d'éviter notre effondrement, ou du moins de le rendre « supportable », en donnant sens et valeur « aux temps qui restent ». A lui seul, le spirituel ne fera pas bien sûr toute la solution aux défis sans précédent qui sont les nôtres, aujourd'hui et demain. Mais les multiples solutions à trouver ne le seront pas sans un changement de paradigme culturel global, dont le spirituel authentique fera nécessairement partie, et constituera sans doute le cœur.